© Bourin Éditeur 2010
www.bourin-editeur.fr

Marie-Pierre Samitier

Au pied du mur

Au cœur de la Terre sainte en guerre
Paris - Jérusalem - Ramallah

Petit guide à usage politico-spirituel

bourin éditeur
10, rue d'Uzès 75002 Paris

À mon père,
André Samitier (†),
toi qui aurais aimé lire ce livre.

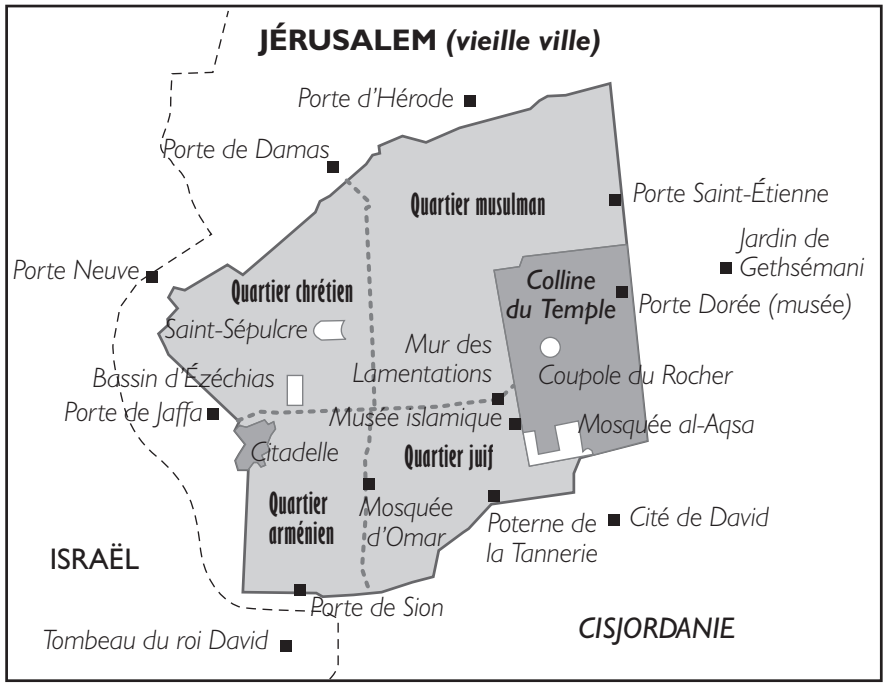
Avant-propos

Après un pèlerinage en Terre sainte, on regarde autrement la position de l'islam, des chrétiens et des juifs. On se demande par exemple pourquoi, en France, nous sommes incapables d'être aussi directs que les autres pays occidentaux dans notre approche des religions ? Est-ce dû à notre république « puissamment intégratrice » et à sa miraculeuse loi de 1905 ? À notre culpabilité d'ancien pays colonisateur ? Au fait que l'islam est la religion des nouveaux « damnés de la Terre », ces immigrés pauvres qui culpabilisent les soldats perdus du marxisme des années 1970 ? Ces questions m'ont frappée lors d'un voyage en Terre sainte en mai 2009, que j'ai effectué avec un groupe d'Américains de la Cathédrale américaine de Paris. J'étais accompagnée de Didier, mon mari, écrivain et ancien consultant d'un grand cabinet de conseil international. Nous étions le seul couple français ; nous avons ainsi pu constater combien nous sommes prisonniers, nous Français, de notre histoire, scrupuleux jusqu'à en devenir inactifs, voire impuissants, alors que les Américains que nous accompagnions étaient libres et directs. C'est à la fois en tant que chrétiens épiscopaliens et en tant que citoyens américains qu'ils entreprenaient ce pèlerinage dans un pays où, inexorablement, se construit le fameux mur

de séparation entre Juifs et Palestiniens. La foi qui les conduisait en Terre sainte ne leur semblait contredire en rien la légitimité de leur statut d'« observateurs » occidentaux. Ce voyage a également mis en lumière, pour moi, le faible nombre de pèlerins chrétiens encore présents là-bas. Je ne m'attendais certes pas à la cohue de La Mecque, mais je pensais trouver les lieux saints encombrés de files d'attente. Or ce n'est plus le cas : hormis les lieux de culte orthodoxes, les églises y sont aussi vides qu'en France. Étions-nous les derniers pèlerins à marcher sur les traces de Jésus ? Israël et la Palestine ne sont-ils plus que le territoire des juifs et des musulmans, d'où les chrétiens sont absents ? Cette terre dite « sainte » se cristallise-t-elle dans un conflit où les chrétiens n'ont plus leur place, exclus *de facto* de ce monde qui est pourtant le berceau de notre civilisation et de nos valeurs ?

Aujourd'hui, dans cette région aux sources de notre identité, l'Occident se retrouve au pied du mur. Est-il encore capable de croire en ses valeurs, de les défendre sans créer la haine et l'exclusion ? Et si ce qui arrive là-bas n'était qu'un présage et une caricature de ce qui risque de se passer en France ?

Israël et la Cisjordanie



CHAPITRE 1

La clé de ma maison

Le repas qui est servi a l'allure d'un banquet de communion : une grande table dans une salle vide, sur laquelle sont disposés des mezze, cet ensemble de plats de la région qu'on dit libanais en France – purée de pois chiches, taboulé d'herbes hachées menu, boulettes végétariennes grillées, chou râpé... D'une porte battante, comme on en trouve dans les restaurants, surgissent une dizaine de jeunes gens et jeunes filles, vêtus pour le service. Ils sont là pour accueillir les vingt-deux Américains, dont le Canadien Bob J., instigateur du voyage et directeur de la plus prestigieuse firme de conseil en stratégie au monde, et les trois Français (c'est-à-dire Didier et moi ainsi qu'une femme, Dominique) qui forment notre petit groupe de pèlerins tout juste arrivé en Israël. Nous sommes réunis à l'école hôtelière de Ramallah, Saint Andrews School for Boys, laquelle – malgré ce que son nom laisse supposer – est ouverte aux filles depuis peu. Pour l'occasion, celles-ci sont toutes vêtues de l'habit traditionnel des femmes palestiniennes, « cousu par leur grand-mère », précisent-elles avec fierté, c'est-à-dire avant le conflit israélo-palestinien. Des robes rouge sang richement brodées de rouge vermillon ainsi que de motifs bleu de cobalt et noirs. Avec la guerre, le savoir-faire des broderies palestiniennes tradition-

nelles, autrefois confectionnées pour le trousseau des filles à marier, s'est perdu. Aujourd'hui, les Palestiniennes considèrent ces robes comme le symbole fort d'un relais transmis entre générations de femmes. La plus jeune d'entre elles, aux cheveux noirs et longs qui tombent sur les épaules, se campe sur le côté, presque au bout de la longue table où nous sommes assis.

« Bonjour », dit-elle en anglais. Elle sourit, bien qu'intimidée. « Nous sommes heureux de vous accueillir. Rassurez-vous, nous n'avons pas préparé tout le repas nous-mêmes… »

Grand éclat de rire général. L'une des Américaines demande quel aurait été le risque au cas où les jeunes gens auraient œuvré eux-mêmes aux fourneaux… L'atmosphère est détendue. À Ramallah, cette école hôtelière permet aux adolescents en échec scolaire de suivre une formation débouchant sur un métier, malgré leur situation difficile. Le conflit israélo-palestinien a créé une situation larvée, caractérisée par une absence de mobilité ; les musulmans et les chrétiens vivent isolés des Juifs, condamnés à ne pas bouger ou à ne pas travailler ailleurs que dans leur zone géographique. Autant dire que leur avenir est compliqué. C'est le sentiment que ces jeunes veulent faire passer lorsqu'ils nous parlent peu après le repas, au moment des échanges avec les professeurs. S'ensuit l'heure solennelle des discours. Joanne, l'organisatrice du voyage, a prévu des cadeaux, en particulier des foulards ramenés de Paris pour les filles, avec des tours Eiffel imprimées. La journaliste que je suis trouve ce présent symboliquement déplacé. La question du voile en France est encore d'actualité. Elle a provoqué tant de débats – du fait de la prolifération des foulards islamiques et de la volonté des jeunes musulmanes de les porter à l'école – que cette offrande me semble presque une provocation. Comment vouloir aider des jeunes filles à se libérer en travaillant, comment vouloir favoriser leur scolarité et en même temps leur offrir le symbole de leur soumission à l'homme – certains prétendront « soumission à Dieu » ? Le sujet a même pris une autre dimension avec la généralisation de la burqa, vêtement si épais

que l'on ne voit plus que des fantômes circuler dans les rues, seule une fente laissant deviner les yeux. L'augmentation du nombre de femmes la portant a entraîné la création à Paris, au printemps 2009, d'une commission parlementaire chargée de recueillir l'avis des membres de la société civile pour savoir s'il faut légiférer sur la burqa (et l'interdire ?) ; j'ai recueilli, avec d'autres consœurs journalistes, bien des témoignages sur la question. Mais les Américaines n'ont pas vu le voile se répandre outre-Atlantique. À quoi bon expliquer ? Je resterai silencieuse. D'autant qu'après les remerciements d'usage, une autre jeune fille prend la parole. « Je voudrais vous dire… » Elle s'interrompt puis reprend, en fouillant dans la poche gauche de sa jupe noire : « Voici la clé de ma maison, la maison de ma famille. Maintenant, notre maison est habitée par des Juifs qui nous l'ont prise. » La clé est grosse, en fer rouillé. Elle la tend théâtralement, avançant le bras devant nous. Les amis américains laissent échapper un « Ah… » qui trahit l'émotion. Je retrouve mes réflexes de journaliste après m'être laissée porter par l'événement. Je conçois bien que la démonstration a été soigneusement préparée. Le public éprouve de l'empathie. Il y a tant de symboles dans une clé. Sans doute savent-ils qu'en outre, dans les pays musulmans, la femme est la gardienne des clés de la maison et veille sur elles jalousement. Du Maroc jusqu'en Iraq, les clés du foyer sont tissées sur les tapis de prière, gardiennes du temple où règnent les femmes puisque dehors elles ne sont rien. Mais au-delà de cette mise en scène (justifiée sans doute ou peut-être… qui sait ?), je reçois en plein visage l'image de cette clé : moi aussi j'ai la même, mais je n'ai jamais pu la montrer avec tant de fierté et avec le soutien du peuple arbitre de la planète. Cette clé, c'est celle de la maison de mon grand-père en Algérie du temps de la « colonisation ». Il ferma sa demeure du faubourg Thiers, à Sidi Bel Abbes, après cette nuit de 1962 où il fut torturé par des Algériens. Peu après, il partit prendre l'avion à l'aéroport Es-senia d'Oran. En montant dans l'avion, il avait la certitude qu'il reviendrait bientôt à son domicile, qu'il avait soi-

gneusement cadenassé ! La grosse clé en fer est toujours là, même si mon grand-père est mort depuis trente ans. Le moudjahid du peuple qui habite désormais la maison a changé les serrures. Je l'ai vue vingt-deux ans plus tard, quand j'y suis allée pour y vivre, en 1984 : je venais de terminer mes études, et quelques jeunes diplômés des grandes écoles étaient sélectionnés pour aller enseigner en Algérie dans le cadre de la coopération militaire. J'avais reçu la lettre d'affectation du ministère de la Coopération et je l'avais ouverte en tremblant. Je savais que ce serait l'Algérie, mais quelle surprise lorsque je lus : « Sidi Bel Abbes ». La ville qui avait bercé mon enfance, à travers les récits de mes grands-parents maternels ! La ville qui avait accueilli la famille de mon arrière grand-mère Louise Engels (et Kissinger) en 1871, famille qui avait refusé de devenir allemande après la défaite de Sedan. Ce pays, l'Algérie, cette moitié de moi-même, le destin m'y envoyait donc. Avec l'idée de tendre la main, d'aider, d'éduquer les jeunes Algériens… J'allais y retrouver la vaste maison de famille dans le faubourg Thiers, son entrée et les tableaux des peintres orientalistes…

En arrivant, j'avais téléphoné à celui qui s'était approprié l'immeuble de ma famille sur la place Carnot, la jolie place coloniale avec son kiosque à musique. J'avais été bien accueillie, suivant la loi de l'hospitalité musulmane, et j'en sais toujours gré à l'homme qui m'a ouvert la porte. Ma mère m'ayant rejointe en avion depuis Paris, nous allâmes toutes les deux dîner chez lui (chez nous ?). Nous mangeâmes dans les plats et avec l'argenterie de la famille. Nous retrouvâmes les meubles qui n'avaient pas changé, juste bougé. « Regarde, Marie-Pierre ! Les guéridons des années 1930. Il doit y avoir la coiffeuse de ma mère là-haut, dans la chambre de mes parents. » Je savais combien elle tenait à cette coiffeuse devant laquelle, petite fille, elle jouait avec à l'esprit le souvenir de sa maman morte quand elle avait sept ans. Après son décès, m'avait-elle raconté, elle se plaçait souvent dos à la coiffeuse et priait : « Plaise à Dieu que je me retourne et qu'elle soit là à

nouveau ! » L'émotion avait été si grande que maman pleura en sortant. Les souvenirs, la terre, la maison.

Je n'ai, hélas, jamais montré cette clé à quiconque. Aurais-je eu honte en le faisant ? Et pourquoi ? Sans doute la honte de l'héritage colonial qu'il faut encore porter. La brandir ne susciterait-il pas les réactions de l'intelligentsia germanopratine évoquant la colonisation non encore soldée, la dette envers l'Algérie mais aussi envers les autres pays de la colonisation ? Alors combien d'années encore avant que la bonne conscience de gauche s'éteigne et que les compteurs se remettent à zéro ? Ce jour-là enfin, la clé pourra ouvrir la porte de notre liberté, liberté de lire notre histoire de France sans renier nos actes ni sacrifier nos enfants. Toutes les guerres ont leurs clés, mais pourquoi les nôtres seraient-elles inavouables alors que d'autres les brandissent telles des armes ? À qui appartient la terre ? À ceux qui la travaillent ou à ceux qui y sont nés ? Aux plus forts ou à ceux qui savent montrer qu'ils sont faibles et qu'il faut les aider ? Il y aura toujours des clés et des terres brûlées, des maisons et des frontières contestées. La vie ne mérite-t-elle pas qu'un jour, ces guerres cessent enfin ? Lorsque les pays recouvrent leur indépendance politique, la guerre n'est-elle pas soldée ? Pourquoi certaines causes seraient-elles plus justes que d'autres ? Celle du rapatrié d'Algérie se retrouvant sur les quais marseillais dans la crasse et la puanteur, rejeté de tous et pauvre comme Job – comme un million et demi de pieds-noirs l'ont été – est-elle une cause juste ? Est-elle plus ou moins juste que celle, en Israël, des déplacés musulmans humiliés par l'indifférence des colons juifs revendiquant une terre comme on expie le statut de Juif errant ?